

## À tout à l'heure

par Yves Chevallard  
IUFM d'Aix-Marseille

Demain se tiendra la première séance du Conseil scientifique et pédagogique nouvellement constitué. Pour la première fois depuis la création de cet IUFM, je n'y siégerai pas. Je dois à d'autres que moi de ne pas y siéger. Qu'on me permette de marquer ici ce qui est un point tournant dans une histoire personnelle qui n'est pas seulement subjective. J'ai présidé par deux fois aux travaux et aux jours de ce conseil si malmené – je sais de quoi je parle – et pourtant si essentiel à la vie même de l'Institut. J'y ai siégé une autre fois encore, à titre de membre nommé, en un temps où personne ne recherchait une victoire totale, sans reste, sur qui que se fût. Les temps ont changé. Une glaciation des esprits s'est faite, qui enveloppe l'IUFM dans une chape de mésintelligence des choses et des gens. La tutelle originaire imposée préventivement par l'État à cette parcelle de l'Université – tutelle que quelques universitaires inquiets ou convoiteux s'entendent à conforter, contre les usages mêmes de l'Université – a livré la vie de son conseil d'administration à des forces structurellement affrontées, lourde police externe et indomptable fronde interne s'entrechoquant en un combat jamais apaisé, et toujours prêt à flamboyer. Or cette tutelle s'est récemment alourdie, au nom d'une démocratie subjective qui donne des signes éclatants de vouloir faire litière du *demos*. « Le but de la société est le bonheur commun », énonçait l'article premier de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1793. La « poursuite du bonheur » (Jefferson), à laquelle, dans cet Institut, le CSP doit contribuer si ardemment, semble avoir fait place depuis peu à l'enchaînement mécanique et mécaniquement organisé des malheurs, dont la solitude morale où se pensent plongés tant de formateurs n'est pas le moindre. Après une direction pionnière dont l'énergie des commencements était la seule loi, après une direction bonasse, à plusieurs égards insoucieuse, mais respectueuse des personnes et d'une histoire construite ensemble, a succédé un temps où le Peuple de l'IUFM aurait pour destin obligé un bonheur importé clé en main, dont, sauf à se démettre, sinon à être dissous, il devrait s'enchanter ! Une démocratie abstraite, subjective, hautaine et caritative à la fois, se mue ici en exodémocratie, qui vous advient de l'extérieur, vous fait la leçon, prétend vous éclairer contre vos propres lumières ! Il y a là une dérive mortelle que je m'interdis de ne pas commenter. Une véritable direction doit montrer la voie : c'est là sa plus haute mission, en deçà et au-delà de l'exigence gestionnaire jamais assouvie. Mais une véritable direction ne s'avance pas seule, coupée du Peuple, sur la voie qu'elle ne désigne plus qu'à elle-même. En une dialectique consubstantielle à sa raison d'être, en une geste vitale, elle doit gagner l'assentiment du Peuple et l'entraîner sans le forcer mais, au contraire, en prenant appui sur sa force. « Marcheur, il n'y a pas de chemin / Le chemin se construit en marchant » (Machado). Ici, c'est la troupe des formateurs qui marche, et qui fait le chemin : aucune « direction » ne doit l'oublier. L'oubli actuel, à vrai dire, semble si profond que demain appelle une véritable « réforme intellectuelle et morale » (Renan, et Gramsci), qu'il faut engager au plus vite, qui prendra du temps, qui exigera tribut de chacun de nous, sans dispense ni exemption. Cette réforme devra réconcilier la direction de l'IUFM avec le Peuple de l'IUFM et réconcilier l'Institut avec ses environnements et ses partenaires légitimes en lui permettant d'exposer *Urbi et orbi* sa capacité non à obtempérer (ce qui ruinerait toute prétention de sa part à exister comme institution universitaire) mais à « faire société » pour inventer – avec d'autres, en un dialogue constant, ouvert, généreux, attentif à chacun et rendant à chacun son dû – les voies et moyens de l'instruction, de l'éducation, de la formation dans ce pays.

Marseille, le dimanche 18 janvier 2004.